

Paule suivait déjà les petits bergers qui menaient paître les moutons, soit au bord du Gers, soit dans le parc du Garros, et Marie suivait Paule, et le colonel suivait Paule et Marie, ce qui indignait Mme Hingrèze.

—Vous voilà berger, disait-elle à son mari, vous faites-là une jolie figure! Soyez tranquille, dès que je pourrai mettre cette petite en pension, je le ferai.

Peu à peu Paule s'accoutuma si bien à suivre les bergers, à garder avec eux les moutons, qu'à la ferme on songea à utiliser l'enfant, et un jour, [elle avait à peine huit ans], elle fut seule chargée de ce soin en compagnie d'un énorme chien noir, qui était son compagnon d'enfance.

Dès que Marie, du haut du balcon de la Ribayre, voyait paraître les moutons de Paule, elle courait au colonel.

—Mon oncle, lui disait-elle, laissez-moi aller dans les champs; je prendrai mon goûter, je m'amuserai bien.

Les deux enfants passaient ainsi des journées entières. Bien différentes l'une de l'autre, elles éprouvaient pourtant un sentiment commun, une espèce d'admiration vague et rêveuse en présence de la nature. Pendant l'été, quand, assises à l'ombre, elles regardaient au loin s'agiter mollement au soleil les épis de blé mûr, et que les arbres ployaient sous le poids de leurs fruits, je ne sais quoi de joyeux et de calme s'emparait d'elles, le sentiment de la richesse et de la liberté dilatant leur cœur sans qu'elles pussent s'en rendre compte.

Ces murmures vagues et doux des champs, les bruits confus, lointains, insaisissables et harmonieux, le bruissement du matin, le murmure du soir, trouvaient en elles des échos délicieux et profonds, mais tandis que Marie se rendait déjà compte de ce charme et en cherchait les causes dans les harmonies de la terre, Paule écoutait et semblait entendre une voix qui parlait plus mystérieusement encore au fond d'elle-même. Marie entraînait dans la nature, s'y mêlait et en jouissait profondément; Paule la traversait et cherchait au delà comme derrière un voile, une beauté inconnue et comme cachée par les choses admirables qui enchantaient son amie.

Quand Marie disait: C'est beau! Paule disait: Oui, c'est beau! et ses grands yeux noirs restaient mats comme du velours; mais si, assise le soir devant la porte de la ferme, elle regardait et écoutait en silence, ses yeux brillaient comme des étoiles sans qu'elle pût exprimer ses pensées.

Marie, vive, blonde, légère, riieuse, franche et leste, toujours vêtue de petites robes légères bleues ou roses, tout enjolivées de broderies blanches, abritée sous un grand chapeau de paille d'Italie, était devenue la compagne inséparable de Paule, qui faisait avec elle un contraste frappant. Vêtue des plus misérables haillons de grosse laine jaunâtre, la tête couverte d'un capuchon noir, les pieds dans de vieux sabots toujours trop grands pour elle, cette enfant montrait le plus beau visage qui se pût voir: brune avec les yeux noirs, profonds, et quelquefois traversés par des lueurs de flammes; le visage un peu maigre, mais d'un profil superbe; je ne sais quoi de rêveur et de ferme, lui donnait une physionomie impossible à oublier.

Son attachement pour Marie était devenu une espèce de culte. Cette enfant rêveuse mourait loin de cette autre enfant étourdie. L'idée d'une séparation ne s'était jamais présentée à elle.

Un jour, Mme Hingrèze dit à son mari:

—J'en ai assez de toutes vos bergeries; il y a fort longtemps que les rois n'épousent plus les bergères, et même les simples particuliers s'en soucient fort peu. Marie va aller en pension, il est temps de penser à cela; il va falloir lui faire faire sa première communion, c'est une formalité qu'il faut remplir.

—Une formalité, une formalité... hasarda le colonel.

—Enfin, continua sa femme, il faut qu'elle apprenne un peu de tout, comme une jeune fille bien élevée doit le faire.

—Au lieu de dire un peu de tout, si vous disiez beaucoup de rien, ce serait un peu plus vrai, cela.

Mme Hingrèze parla encore; le colonel répliqua de nouveau, et de tout cela il résulta pour Marie qu'elle irait en pension à Auch, chez Mme Mélanie Hermance.

Le lendemain de ce jour Paule arriva de bonne heure avec ses moutons, Marie courut à elle et lui raconta la grande nouvelle. Ce changement l'enchantait; elle n'en prévoyait pas les ennuis, à peine pensait-elle à la séparation. Paule écoutait en silence et quelques larmes tombaient de ses yeux. Paule ne pleurait pas comme une enfant [leurs larmes sont ordinairement mêlées de colère et d'impatience et n'ont pas le caractère du chagrin], celles

de Paule avaient le caractère pénible des pleurs qui naissent d'une véritable angoisse.

Marie parcourut encore avec Paule les champs, les prés, les petits chemins où elle avait l'habitude de jouer et de rêver avec elle. Paule lui montra ses moutons et son chien, comme si Marie ne les avait jamais vus.

C'était au mois de mai; tout était vert, tout était encore couvert de rosée, le soleil avait fait de chaque goutte d'eau une pierre précieuse; les haies de rosiers étaient en fleurs, les violettes et le muguet remplissaient les bois du Garros, les champs s'étendaient chargés de verdure, les arbres fruitiers couverts de cette neige rosée qui promet tant de richesses. Le sentiment de la paix et de l'abondance se sentait dans l'air; les moutons de Paule, couchés dans l'herbe humide, les grands bœufs se rendant aux champs, accouplés sous le joug et mugissant doucement, accompagnaient le chant vif et léger des fauvettes. Marie fut saisie d'un mouvement dont elle ne devait se rendre compte que bien des années plus tard, et qui la fit fondre en larmes. Tant de splendeur, tant de douceur, tant de calme remuèrent son cœur; toutes les voix douces et pleines qui remplissent l'air dans la campagne semblaient l'appeler; si elle avait pu comprendre ce qui la faisait pleurer, elle se serait assise près de Paule au milieu de ses moutons, près de son gros chien noir, et elle ne les aurait pas quittés.

Mais la voix du colonel se fit entendre:

—Marie! Marie!

Il fallut partir.

Paule embrassa son amie sans pleurer, sans se lever de la place où elle était assise et l'ayant perdue de vue, elle baissa la tête et resta immobile.

Le lendemain Marie était installée chez Madame Mélanie Hermance, et le lendemain aussi Paule avait obtenu que le fils de Pierrette conduirait les moutons aux champs, et qu'elle irait à la ville porter le lait. C'est que Mme Hingrèze envoyait tous les jours du lait à Marie. Quand Paule s'aperçut qu'en portant le lait elle ne pouvait voir son amie, elle reprit la garde des moutons et ne porta plus le lait qu'à la Ribayre; elle mettait à le verser dans le vase de terre destiné à le recevoir un temps quelquefois beaucoup trop long. C'est que la vue du vieux colonel en cheveux blancs et en grosses moustaches lui rappelait sa mignonne et blanche petite amie.

Quant au colonel, depuis que Marie était en pension, ses mœurs étaient changées. Il allait au café et y jouait d'interminables parties; l'enjeu était une livre de dragées ou un magnifique gâteau; quand il gagnait, tout était bien, il portait son gain à Marie.

Quand il perdait, il criait:

—Voilà une livre de bonbons de perdue! ça fait deux, cela, ça fait deux! Car, enfin, il ne faut pas que Marie pâtisse de ma maladresse, si j'avais gagné elle aurait eu les bonbons. J'ai joué comme une masette, une vrai masette.... Allons, elle aura des bonbons la même chose, parbleu! je n'en mourrai pas, peut-être bien, pour deux livres de bonbons!

Cependant, quand Marie sortait et venait chez son oncle passer un jour de congé elle allait voir son amie Paule dans les champs. Pour donner une idée de la rapidité de l'éducation que savait faire Mme Mélanie Hermance, je dirai qu'au bout de six mois, quand Marie allait voir Paule au milieu de ses moutons, elle se félicitait elle-même en route de la simplicité de ses manières qui lui permettaient d'aller causer avec une petite gardeuse de moutons.

Mais l'éducation de Paule ne lui permettait pas d'apprécier ce que cette conduite avait de généreux. Aussi recevait-elle Marie comme par le passé; rien dans ses manières ne témoignait de cette respectueuse reconnaissance par laquelle certaines pauvres gens semblent dire: Vous êtes bien bons de vous occuper de moi. Marie en vint peu à peu à être choquée du sans façon avec lequel Paule continuait à l'aimer, et elle prit bientôt un petit air de hauteur qui se manifesta au moment même où elle dû faire sa première communion. C'était le moment où on lui disait qu'elle allait être une demoiselle. Elle rencontrait Paule au catéchisme dans la vieille église de Saint-Oran.

La suite au prochain numéro.

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE,

EMILE DUMAIS,

St. Louis de Kamouraska.